

10 - LES LIMYTHES

Au-delà du mythe, le monde n'existe plus pour l'homme. Il n'y a plus rien que l'homme puisse voir, ni comprendre.

Le monde est énigmatique et nous ne pouvons même pas formuler cette énigme. Les mythes nous limitent. Le monde est une devinette qui nous dépasse. Tous nos questionnements se reflètent, se renvoient l'un à l'autre et se limitent dans un jeu de miroirs et de mirages psychiques ou magiques. Les énigmes que nous esquissons ne sont que nos propres fantasmes et rien ne nous garantit leur pertinence. Nous ne pouvons même pas dire que nous sommes sûrs que nous ne savons rien. Les réponses que nous échafaudons, extrêmement incertaines et limitées ne sont que le prolongement de nos questions hasardeuses et sans garantie d'adéquation avec la réalité.

Nous constatons une grande diversité dans la formulation de ces énigmes et de leurs réponses, selon les époques et les cultures, souvent irréductibles les unes aux autres, qui nous confirme la valeur relative des réponses instituées.

Questions et réponses nous apparaissent donc dans un jeu abyssal, ne reflétant que la structure et l'idéologie sociales, mythifiées, mais en partie repérables.

L'homme est un irrationnel énigmatique

C'est donc une étrange situation que la nôtre. Notre condition humaine nous paraît irrationnelle, originellement, radicalement. Et il semble que la vie humaine et sociale ne puisse s'organiser sans que s'institue une interprétation du monde, un récit mettant en scène un sens du monde, une origine crédible et une destination qui donne un sens. Mythe, religion ou idéologie: la vie sociale exige cette rationalité, qui ne nous est pas donnée avec le monde et que nous devons donc collectivement produire et instituer. Et c'est là que se fondera, ou que se reflètera une rationalité sociale, sa structure et son autorité, la légitimité de ses valeurs, de ses aspirations, sa symbolique, son langage, ses rites, sa culture et sa tonalité (l'ambiance, la *musique* sociale).

Quelques scénarios

L'homme a le choix entre croire à une vérité révélée (c'est son choix le plus fréquent - et la transcendance n'est-elle pas *LA* limythe?), croire qu'il est un dieu prométhéen (croyance positiviste à l'objectivité du réel et au rationalisme scientifique), ne croire à rien (nihilisme ou dandysme), ou admettre la nature mythique de toutes nos représentations et décider critiquement du sens relatif qu'il choisit de donner à sa destinée et à ses actes. Influencé par mon époque et mon éducation, je préfère ce dernier choix, critique et volontariste, qui me paraît

la plus lucide et le plus libertaire. Sur le plan éthique, parce que c'est le choix le plus relativiste, c'est aussi le plus respectueux des autres attitudes.

Les limythes de l'univers

Dans toutes les directions où l'homme avance avec un esprit de découverte et de conquête, il se heurte à des lignes d'horizon imaginaires, des représentations mythiques, qui limitent irrémédiablement son désir.

Premières limythes: celles de l'espace et du temps. Nous ne savons rien de l'origine de la vie, rien de l'après-mort. Ainsi en est-il de notre science du monde, de sa *naissance* et de sa *mort* possible. Origine et mort sont des limythes.

L'astrophysique contemporaine essaie d'élaborer un horizon de l'univers: les quasars s'éloignent à la vitesse de la lumière, vitesse au-delà de laquelle les particules emportent avec elles leur propre rayonnement et ne sont plus visibles (ou n'existent pas...). La vitesse de la lumière est une autre limythe. Quant à cet horizon lui-même, il se situerait à environ 15 milliards d'années-lumière, ce qui serait aussi l'âge estimé de l'univers. C'est donc la même limythe qui marque l'origine du monde et son étendue. On suppose que la vitesse des galaxies serait proportionnelle à leur distance par rapport au point originel du *big bang*. Pourquoi pas, mais cette structure mathématique de l'espace ressemble étrangement à la perspective euclidienne imaginée au *Quattrocento*. Même point unique et central de construction, même ligne d'horizon spatiale ou cosmique. Tous deux représentent des limythes trop semblables pour ne pas douter que cette conception astrophysique sera un jour aussi *déréalisée* que l'a été la perspective euclidienne, qui a paru, elle-aussi, pendant des siècles, évidente, naturelle et scientifique.

Symbolique des limythes

De fait le *réalisme* de cette représentation de l'espace cosmogonique, comme de l'espace euclidien renvoie à la symbolique religieuse du monothéisme et de l'icône. Le point de fuite et la ligne d'horizon géométrique sont la traduction "plus réaliste" (humanisation de la religion et humanisme expérimental) des auréoles dorées et du bleu ciel indiquant la limythe transcendante dans les tableaux religieux du Moyen-âge. Il n'est pas possible de nier la symbolique religieuse du monothéisme dans l'astrophysique contemporaine. A ceux qui objecteront la réalité des observations expérimentales en astrophysique, nous devons rappeler l'expérimentation optique de la *camera obscura* sur laquelle s'est basée la *preuve réaliste* de la perspective euclidienne; l'astrophysique actuelle est basée elle aussi sur l'optique de nos télescopes.

Les variations historiques futures de nos cosmogonies ne devraient pas réserver de privilège particulier à la structure *monothéiste* de l'astrophysique actuelle.

Limythes de discontinuité

De plus la cosmogonie contemporaine semble structurer de façon analogue l'infiniment grand et l'infiniment petit, et y découvrir des phénomènes de même nature, les mêmes principes d'organisation et d'incertitude: un isomorphisme qui relève sans doute de la même inspiration mythique, de la même structure sociale et de la même logique mathématique, qui commande les mêmes modèles d'instruments et d'observation, plus que de la réalité elle-même.

Au-delà de la vitesse de la lumière, du zéro absolu en température, au-delà du milliard de degrés (la chaleur détruit alors toute information), au-delà des infra-rouges et des ultra-violets, des trous noirs, l'infini, l'éternité, la perte de connaissance, l'apparition de la vie, la mort, l'âme, la transcendance, Dieu, le mal: autant de *limythes* infranchissables, auxquelles se heurte constamment notre désir de connaissance.

Les limythes comme structure de notre mode de pensée

Cet horizon omniprésent semble fonctionner comme une structure de notre rationalisme occidental, comme une solution de continuité entre le connaissable et l'inconnaissable, quelque chose que le dualisme kantien avait clairement désigné dans la *Critique de la raison pure*, entre les phénomènes dont nous élaborons une connaissance relative, et les noumènes (en soi) qui en seraient les substrats réels et qui toujours nous échapperont. La philosophie kantienne a reconnu la *limythe* radicale du rationalisme, non seulement des capacités de la raison, mais aussi de tout *réalisme*, de toute *ontologie*. Il faut y insister, car cet énoncé critique fondamental n'a pas été pris en compte paradoxalement dans le rationalisme positiviste qui lui a succédé au XIXe siècle.

Et ce sont précisément ces *limythes*, au-delà du kantisme, dont elle est aborde l'étape suivante, que la mythanalyse tente de reconnaître, pour en esquisser les modes de fonctionnement. C'est la prise en compte de l'imaginaire dans le champ de la raison, que Kant n'a pas abordé, qui est notre propos. Nous suggérons de reconnaître que la raison fait partie de l'imaginaire, qui l'englobe, comme un mythe de la plus grande importance dans l'histoire des sociétés occidentales. La raison n'est pas le contraire de l'imaginaire, pour le dénoncer et le contrôler. Elle en est un des principaux constituants, celui qui s'illusionne le plus en se croyant le maître, capable de dénoncer les autres mythes, qui condamne la paille dans l'oeil de l'autre, sans voir la poutre dans le sien.

Formes a priori de notre imaginaire

Ces *limythes*, nous aimerions les ramener à des représentations fréquentes dans notre culture occidentale, des bornes dans notre désir de connaissance et de

pouvoir. *Limythes* non du monde, mais de notre représentation du monde, que Kant aurait peut-être appelé des *formes a priori de notre imaginaire*, mais que nous inscrivons plutôt dans l'histoire et dans la diversité sociologique, car nous récusons tout universalisme, qu'il porte sur les structures de la raison ou de l'imaginaire. Ce sont plutôt des *limythes* de notre psychisme, qui en marquent l'impuissance à échapper à lui-même, comme Merleau-Ponty avait souligné l'impuissance des perceptions à échapper à elles-mêmes pour se regarder elles-mêmes de l'extérieur comme des objets de connaissance.

Nous sommes le monde

Le psychisme, l'imaginaire ne peuvent se contourner eux-mêmes pour se regarder ou regarder le monde de l'extérieur, comme des objets. Ils sont le monde lui-même, où ils se lovent; ils lui appartiennent entièrement. Le monde est psychique, mythique, tel qu'il existe pour nous, avec nous, tel que nous lui co-existons, lui appartenons, comme des éléments inséparables. Nous sommes le monde.

Il n'y a pas de connaissance objective, à moins d'entendre par là seulement le respect des règles et conventions instituées, édictées par le rationalisme spécifique d'une société particulière. Et il y a autant de rationalismes que de sociétés, de cultures et d'époques dans le monde.

C'est ce dont nous a averti aussi depuis longtemps la théologie négative: nous ne devons rien affirmer de Dieu, car il est inconnaissable. Dieu est comme le négatif de la Raison, son côté face, dans la conscience de la *limythe* de la Raison, la part de la Raison que la raison ne connaît pas. Attitude dont nous retrouvons sans doute des prolongements significatifs dans la dialectique de la raison négative élaborée par l'École de Francfort.

Les limythes comme *interdits* de la connaissance

On pourrait aussi envisager une interprétation psychanalytique de ces limythes. Les mauvaises langues y verraient peut-être un effet direct de la prohibition de l'inceste. La théorie freudienne de la *sublimation* suggère l'idée que le désir sexuel prohibé ou irréalisable se déplace vers un autre objet de désir: la connaissance, la vérité et la création culturelle. Sarah Kofman a analysé, à partir de la biographie de Freud, la genèse de la théorie freudienne de la femme (*L'énigme de la femme*). Elle rappelle que Freud nie le sexe de la femme (elle n'a pas de pénis, et elle se verrait, selon Freud, comme un être castré) et base son analyse sur l'interdit du sexe maternel. La culture occidentale identifie aussi la

nature et sa connaissance à une femme (les expressions courantes le disent), que l'on désirerait maîtriser, posséder, ou que l'esprit pénétrerait. On pourrait alors faire l'hypothèse que le psychisme occidental s'interdirait à lui-même la connaissance de la réalité, en écho à la prohibition d'un rapport incestueux. Ce serait une interdiction de dévoiler l'origine, de voir plus avant, de dénuder le sexe maternel, d'où nous sommes nés et le monde à notre image, et d'où l'on croirait que viendraient toutes les explications et connaissances de l'univers et de la vie.

Voilà bien un fantasme de la culture occidentale! On peut supposer, par exemple, que les autres cultures africaines ou orientales ne se posent même pas ce genre de question.

La mythanalyse elle-même ne serait alors qu'un avatar de plus de ce fantasme occidental un peu bizarre.

Limythes de la transcendance

Les limythes du tableau (ornements de bois doré du cadre), le clair-obscur de la peinture classique ne sont pas seulement des conventions; ils marquent la solution de continuité entre l'icône et le monde qui l'entoure, entre le sacré et le profane. Ce problème de solutions de continuité, qu'on retrouve dans la dialectique ou la logique de la catastrophe de René Thom, semble être une variation de l'apparition des limythes: un mystère, une transgression ou une transmutation, quand la limythe est sacralisée, impliquant alors un rituel de passage ou d'initiation.

Nous découvrons partout des limythes: limythes du monde, limythes au-delà du cosmos explorable mathématiquement, au-delà de la fission de l'atome; limythe aussi de notre monde intérieur, au-delà de la conscience ou du subconscient, dans l'inconscient de l'âme. La conquête freudienne en direction de ce monde inconnu ressemble à une conquête de territoire, bien que l'inconscient ne soit d'aucun lieu. La psychanalyse rencontre une limythe, comparable à celle de la mémoire inconsciente.

Curieusement, c'est toujours d'au-delà de ces limythes, que nous espérons le surgissement du sens, de la cause, de l'explication, souvent identifiée à l'origine, c'est-à-dire du mythe de l'origine du monde, de l'évidence de sa destinée, du secret de la matière, de l'âme du monde et de l'homme.

La résistance du réel

Jeux de reflets, effets de mirages. Et cependant le réel est bien là, qu'on ne saurait mettre en doute. Il suffit de mettre son doigt dans la flamme pour s'en assurer. Il n'y a pas que notre psychisme et rien. Nous ne sommes pas des rêveurs éveillés, les fantômes d'un monde onirique. Le *réel* offre une résistance, crée de la friction, nous contre ou nous déçoit. Il a plus de poids que chacun de

nous; il nous détermine, plus que nous ne pouvons le déterminer. Il nous déborde et nous ne saurions l'ignorer sans mourir. Car nous appartenons au réel. Nous en sommes partie, même si la conscience que nous en avons nous en sépare radicalement. Et c'est là que se joue la différence, irréductible ou non, et que commencent les énigmes de la conscience humaine et... la liberté peut-être! Mais spéculer, c'est fantasmer, ou s'illusionner sur le pouvoir des mots. Et pourtant quel autre choix envisager que cette alternance entre un questionnement incessant, anxieux du monde et de nous-mêmes et la tentation de prendre le monde au mot, au pied de la lettre. Notre condition humaine évolue entre ces deux pôles: la tension de l'action et l'anxiété de l'esprit.

Assez! Avec toutes ces élucubrations intellectuelles! Quels fantasmes, que toutes ces étranges *limythes*. Ouvrez les yeux! Malgré tous vos discours, les choses sont ce qu'elles sont. Ce retour du réel contre le fantasme et le doute intellectuel est une constante tentation de l'esprit lui-même. Et il en produit le juste équilibre. Bergson disait à juste titre: *Il faut agir en homme de pensée et penser en homme d'action.*